Document généré le 21 sept. 2024 07:28

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le voyage d'Amundsen

Benoît Paiement

Numéro 100, hiver 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14419ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Paiement, B. (2004). Le voyage d'Amundsen. *Moebius*, (100), 83–86.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Benoît Paiement

Le voyage d'Amundsen

I

Le Norvégien Amundsen n'arrivait plus à dormir. Il appréhendait. Oui, c'était ce genre de sensation: l'appréhension. À peu près ceci: comme s'il avait, disons, avancé sur la glace mince d'un lac en décembre, les premières nuits froides, quand on s'attend à tout moment à ce que ça craque, quand on sait qu'on risque d'enfoncer sous l'eau froide de Norvège. Ces nuits-là, Amundsen désespérait. Il croyait qu'il n'y aurait plus de lendemains aux beaux jours paisibles dans un grand champ d'herbes douces au cœur de l'été par exemple, ou avec une amante sur la véranda d'un chalet quand le temps est au beau fixe et que le paysage vous enivre. Il sentait qu'il n'y aurait plus que le regret jusqu'à la fin, le regret de choses mal faites, mal dites, mal formulées, de blessures infligées sans possibilités de rien guérir, de redresser les torts, de se reprendre en somme car ce qui est fait est fait pour de bon et on ne revient pas en arrière. Amundsen avait froid, chaud, il se tordait et s'entortillait, il aurait voulu appeler à l'aide, mais son appel aurait été terne et faible comme la plainte des petits animaux des terriers quand on les attrape, et à laquelle personne ne répond. Voilà pour la sensation en question.

Mais dites-moi, porte-t-on secours aux Amundsen? aux catastrophés du cœur? aux destins remplis de désespérance et aux mal confiants? aux apeurés? à ceux qui se sont perdus dans le fin fond des forêts scandinaves? La nuit, quand on entend se plaindre, on pense: quelqu'un va régler ça, ou la police… si on se lève, c'est pour des

choses pratiques et pressantes puis on se recouche. C'est comme ça: on ne se dérange pas beaucoup pour les autres.

II

Amundsen avait eu une femme. Elle était jolie et agréable, avec une voix douce et un corps bien fait, des cheveux de Norvégienne qui tombaient amplement et très blonds en boucles sur des épaules roses. Mais elle était morte. Voici les événements: elle avait dû retourner en septembre dans sa famille quand son père s'était retrouvé alité à la suite du choc que lui avait causé la disparition de sa mère dans un fjord. Elle aurait voulu qu'Amundsen la suive, mais il avait dit que c'était impossible pour l'instant, qu'il devait rester, qu'il avait des choses à faire, une cale de navire à calfeutrer à Bergen et d'autres choses aussi qui étaient urgentes, des personnes à contacter, enfin que plus tard peut-être en décembre il verrait. Il avait remis ça et remis ça et n'était finalement jamais parti. L'hiver avait passé, les premiers beaux jours un peu plus doux allaient revenir et donner envie de voir se pointer à travers la neige rendue comme du sel les premières verdures. C'est à cette époque-là qu'Amundsen avait écrit à sa femme pour qu'elle revienne. Elle avait répondu qu'elle aussi voulait beaucoup revenir, mais que pour le moment ce serait difficile vu l'état des choses. Alors il lui avait envoyé une lettre lui reprochant le pire, de l'abandonner, d'en aimer un autre, ce qui était faux. Leur séparation jusqu'ici n'avait provoqué ni volées d'injures ni coups, mais les choses changeaient. Il est inévitable que les choses changent. C'est dans la nature; rien ne reste pareil et les plus douces soirées de mai font éventuellement place aux nuits de décembre les plus noires et les plus glaciales. Fin avril, il s'était morfondu en excuses prétextant pour son emportement une vie trop pressée, trop occupée, et il avait encore beaucoup insisté pour qu'elle rentre. Elle avait répondu qu'elle souhaitait revenir en juin, parce que son père allait mieux, mais qu'elle, par contre, n'allait pas bien, qu'elle avait mal ici, dans le dos en bas, que ça lui venait jusque

dans le ventre et que le docteur, qui semblait ne pas bien comprendre de quoi il retournait, avait dit qu'il fallait en savoir plus, qu'elle irait passer des tests à Bergen bientôt, et que cela serait peut-être pour eux alors l'occasion d'une rencontre. Mais elle était morte. C'était à peu près ça l'histoire, jusqu'à ce que le retour devienne tout à fait impossible.

Et de toute façon, dites-moi, les retours sont-ils possibles? les véritables recommencements? Car ce qui est fait est fait. Le temps se déroule et les aiguilles des montres tournent toujours dans le même sens. Et s'il y a eu des coups d'échangés, certains en gardent des traces. Il y a des cicatrices. Sa femme, Amundsen l'aimait maintenant d'une façon idéale, de l'amour qu'on a pour les absents.

Et la nuit le reprenait ce malaise, ce déchirement. On lui avait dit: c'est comme ça quand s'en vont pour de bon ceux à qui on s'était attaché. C'est un peu comme de se trancher la chair; ça déchire. Alors pour se calmer il essayait de penser à ces belles choses: il revoyait la campagne un midi en plein jour, quand dans la fraîcheur plaisante d'une chambre aux volets clos après dîner on repose étendu sur un lit; une gerbe a été déposée sur une table, il y a de l'eucalyptus dans un vase, des fragrances, et quelqu'un à quelque distance dehors joue admirablement de la flûte. Un rayon de soleil s'est faufilé et va jouer un instant sur un carré de mur. On sait que pour souper il va y avoir du vin puis qu'on va faire l'amour à une personne qu'on aime énormément et qu'on considère, et qui a aussi pour nous énormément d'amour et de considération. Il essayait donc de penser à ça, pour oublier un peu, et aussi à d'autres choses plaisantes et un brin aventureuses comme de remonter le Nil en felouque, survoler l'Oural, goûter dans de vieilles caves vermoulues à même la tonne le porto de Lisbonne, le sel de la mer Morte près de Jéricho. C'était pour se faire du bien qu'il se composait ce genre de récits, mais ça ne durait pas; l'angoisse revenait plus forte reprendre sa place. Et là il s'imaginait perdu sur la Terre de Wilkes en Antarctique au fond d'une crevasse ou encore sous l'eau noire d'un lac gelé à ne plus jamais pouvoir remonter vers la lumière.

III

La nuit peut faire peur. Et aussi la vie en général. Les joies de l'existence sont souvent bien petites pour compenser l'ampleur des peines, et on a parfois l'impression que les sanglots qui nous secouent, secouent le monde entier. Alors Amundsen fit un plan. Le voici: acheter un bateau et le repeindre dans des tons aux dominances d'orangé-de-Toscane et d'indigo-des-Îles, puis partir sans jamais songer à revenir car c'est la pire des choses à faire si on veut aller de l'avant. Il était prêt! Prêt à ne compter que sur lui-même parce qu'on est en définitive son seul recours. À l'intérieur il sentait la chaleur monter à mesure qu'il imaginait le froid du dehors s'intensifier; il franchirait des détroits dont la glace était si dure que c'était pire que le granit! Il hivernerait dans des abris qu'il construirait très vite, comme il pourrait avec ce qu'il trouverait de petits matériaux, car toujours le temps le presserait pour tout voir, et il y aurait des peuplades, des bêtes, et entre autres ces gigantesques glaçons qui flottent dans les eaux très lointaines au-delà de certains parallèles, des paysages indescriptibles à quiconque serait toujours resté dans l'exiguïté de son intérieur à attendre le retour des jours immanquablement pareils entre ses murs, dans le confort tranquille d'un chez-soi isolé de tout; et peut-être déboucherait-il, qui sait? quelque part un matin où l'on entrevoit une luminosité épatante et toute neuve.

Voilà, ce serait ça, le voyage d'Amundsen.